

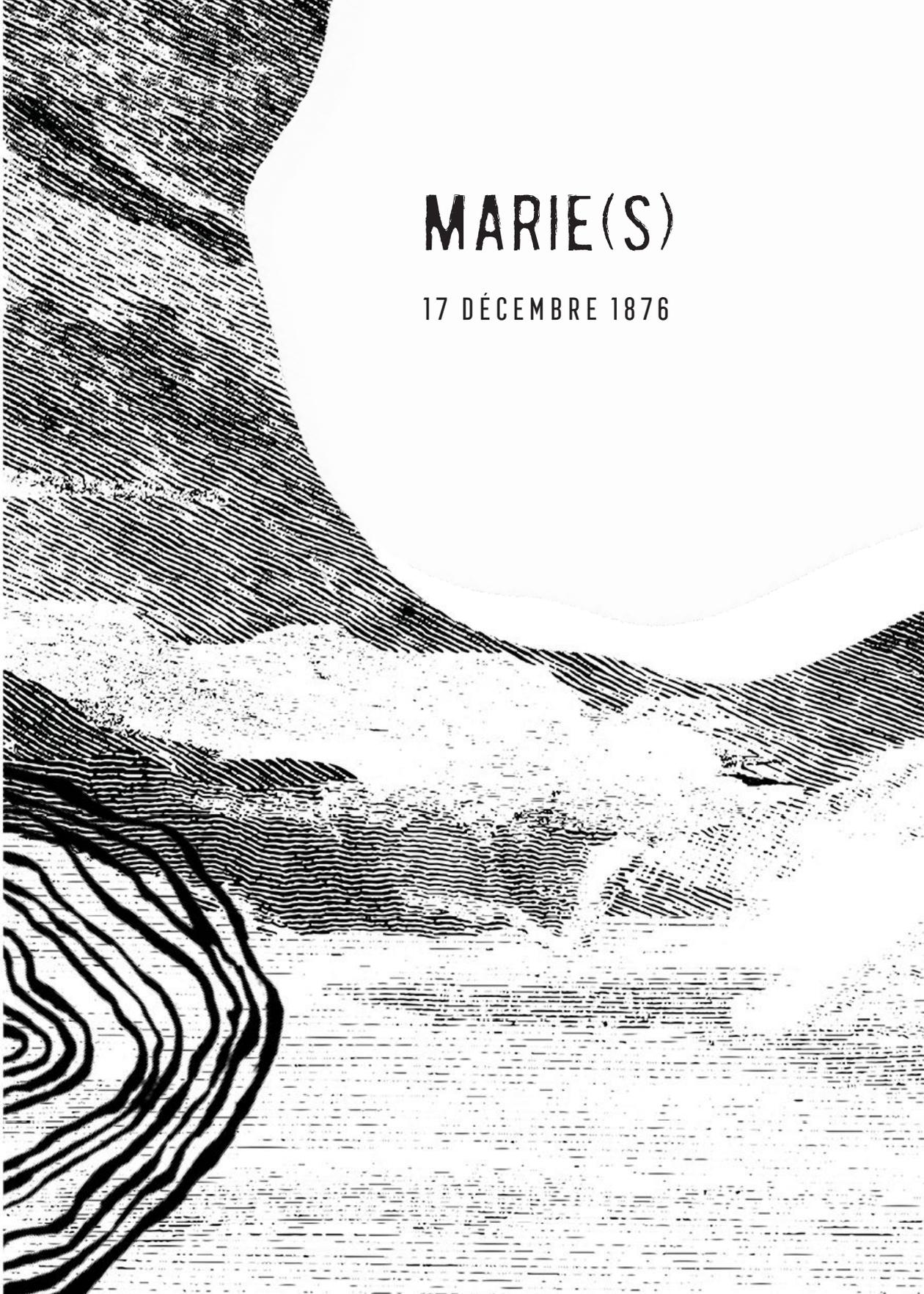
DES RÉPUBLICAINS

OU LE ROMAN VRAI
DES RASPAIL

LUDOVIC FROBERT



DES
RÉPUBLICAINS
OU LE ROMAN VRAI
DES RASPAIL



MARIE(S)

17 DÉCEMBRE 1876

01

MEURTRE

En retrait, alignés tous les quatre sous cette vilaine pluie, nous l'observons légèrement de biais, lui, notre père, seul, maintenant figé. La foule, masse chaude, fumante, compacte, formant comme un pourpris tout autour de nous – nous apercevons de loin en loin les gens accrochés dans les arbres, agrippés, pelotonnés, glissant, se rattrapant –, cette foule se tait. Notre ami Nadaud^{*} est sur le point de terminer son discours, faisant face au cercueil qu'attend le tombeau. Benjamin, Camille, Émile, Xavier, les quatre frères, soudés, nous assistons en réalité à son enterrement à lui, François-Vincent Raspail. Alors même qu'en ce 17 décembre 1876 au Père-Lachaise nous menons pourtant en terre notre sœur, Marie ; Marie, Marion, Mariette, son « *ange chérie* »^β.

C'est eux qui l'ont tué, c'est la prison. « *L'Internationale noire* » nous a traqués sans relâche, mais nous, nous avons tenu en prison, en exil, partout, tout le temps. Alors, impuissante à nous soumettre, la sale prêtraille a ravagé nos femmes et nos filles.

« C'est un meurtre », voilà d'ailleurs les seuls mots de notre père ce matin. Nous sommes cette fois à terre. Toujours ensemble, nous avons certes nombre de fois plié, mais nous avons résisté continûment. Est-ce là le prix à payer pour notre fidélité à la République, à notre République ? Un accablant échange de prisonnières et condamnées, en somme : Marianne contre nos Marie.

C'est la partie tragique de l'histoire des Raspail, de notre petite République des Raspail. Et moi, Benjamin, je vais tenter d'en raconter toute l'histoire. Car, de cette histoire, j'en ai été sans doute le plus attentif témoin, en ai vécu tous

^{*} Les termes (noms propres, titres d'ouvrages ou de revues, mots ou expressions locales, dates et événements importants...) suivis d'un astérisque à leur première occurrence renvoient à une mention dans le glossaire de fin d'ouvrage (note de l'éditeur).

^β Tous les passages entre guillemets placés en italique de ce volume signalent des citations exactes empruntées aux archives, aux livres, aux journaux de l'époque. Voir ici en fin d'ouvrage la rubrique « Quelques commentaires sur les sources » (note de l'éditeur).

les épisodes, en ai recueilli patiemment toutes les traces, glané tous les souvenirs, noté toutes les péripéties. J'en ferai donc ici le roman, mais un roman vrai. Je raconterai ; pour nous, pour moi, et pour vous.

02

ENTERREMENT

Marie s'est éteinte une semaine plus tôt à Monte-Carlo, entourée d'Émile et de notre cadet, Xavier, le seul dont, têtue, elle acceptait alors les soins et médications. La sachant atteinte d'une phthisie pulmonaire qui ne cesse de s'aggraver depuis presque deux ans, nous aurions dû l'éloigner d'Arcueil-Cachan bien plus tôt, pour l'envoyer se soigner dans le sud. Nous avons compté le faire en septembre dernier, mais alors nos adversaires, nos tourmenteurs ont une nouvelle fois resserré leur prise, sentant sans doute le père affaibli, las, et peut-être enfin vulnérable. Sait-on jamais, jubilent les calotins, peut-être arriverons-nous à faire se glisser l'un des nôtres auprès du lit de mort du grand Raspail pour lui arracher *in fine* sa conversion. Quelle victoire retentissante cela pourrait être ! Les jésuites s'enivrent du sang, et pas seulement celui du Christ. Ils nous ont donc encore harcelés, mordus, condamnant une nouvelle fois Xavier à neuf mois de prison pour la publication de son alarme, sa brochure *De la nécessité de l'amnistie**. Xavier n'a donc pu accompagner Marie et elle a refusé de partir seule. Lorsqu'elle s'est inclinée, il était alors trop tard.

Son corps est remonté quelques jours plus tôt par le rapide Marseille-Paris. L'interminable, plutôt, pour ceux qui ont la douleur de l'accompagner lors de ces heures. Noires et grises. Une courte éclaircie : Émile nous raconte qu'à Lyon, en gare de Perrache, nos amis de la Démocratie radicale et les ouvriers délégués des principaux arrondissements les attendent sur le quai. Ils sont là, nombreux, chagrins, déposent trois grandes couronnes blanches, étreignent Émile et Xavier, avant que le train ne reparte. Et tout à l'heure, dans la foule se pressant au cimetière, nous reconnaissons et saluons Greppo*. Nos Lyonnais sont bien là, eux aussi, pour nous soutenir en ce jour funeste entre tous.

Dans notre maison de la rue des Deux-Parcs, Marie a reposé dans la vaste salle de la bibliothèque. En fin de matinée, elle est placée sur un grand char funèbre drapé de blanc que nous avons parsemé d'étoiles d'argent et couvert de fleurs, des Immortelles bien sûr, jaunes, rouges, des centaines. Notre père, que supportent Camille et Émile, a voulu suivre à pied quelques mètres au moins et

nous avons franchi ainsi, interminablement, les grilles de la maison d'Arcueil, parées elles aussi de grandes tentures blanches et de lames d'argent. Nous sommes suivis déjà par plusieurs centaines d'amis, proches, voisins. Montés en voiture à la sortie du village, nous atteignons la barrière d'Enfer et prenons peu après les boulevards, rejoignant le quai de la Rapée. Notre convoi est devenu de minute en minute plus impressionnant. Et la foule nous engloutit dès la place de la Bastille, nous immobilise longuement place Voltaire. Cent mille Parisiens accompagnent Marie, nous tiennent la main, entourent notre père et nous emportent dans leurs bras, jusqu'au Père-Lachaise.

Il fait froid, et j'ai fait deux pas, rejoint notre père que nous voyons vaciller, pris et serré son bras. Il s'est appuyé. Nous sommes deux. Nadaud a repris : « *Le grand hommage rendu par le peuple à la noble fille du vieux républicain doit être une consolation pour le martyr de la démocratie.* »

Lui-même pleure, tout comme nous, peine et rage. Il relève le front, offre de partager son regard avec Raspail, l'assure ainsi de la solidarité des ouvriers, tous ses fils eux aussi, en ce moment de deuil. C'est justice et bien plus encore en ces temps sombres de l'Ordre moral*, et dans ce lieu marqué à peine cinq ans plus tôt par l'exécution des Fédérés, des communards, par les Versaillais. Regardant encore Raspail, il conclut :

– *Moi, qui suis aussi ouvrier, j'ai le droit de dire que si la morte emporte avec elle le profond respect de tous les travailleurs, ceux qui restent derrière elle gardent le respect profond et la vénération universelle de toute la démocratie.*

Vénération, démocratie : les mots nous ébranlent, c'est certain. Mais se doutent-ils tous qu'il ne reste rien ou si peu de Raspail *derrière* Marie ? Et qu'en ce jour, et pour une fois au moins, notre père, nous plus encore, ses fils, Xavier sans doute plus que quiconque, nous aurions préféré demeurer seuls avec Marie. De plusieurs points, sonores, âpres, jaillissent pourtant des *Vive la Républicaine* et des *Vive l'amnistie**.

Puis cette foule se tait à nouveau, muette, plus un bruit. Raspail s'est lentement redressé. Xavier, Émile et Camille nous rejoignent. Eux aussi nous entourent et nous serrent, nous sommes cinq, compacts.

Émile et Camille : aujourd'hui, graves et accablés, mes deux frères ressemblent et me font plus encore penser à notre mère, Adélaïde. Adélaïde, une paysanne, et un visage tout en angles, traits presque acérés, face brunie. Et nous, cependant, nous ne nous rappelons que de sa douceur. Les deux fils en leur maturité d'hommes – ils ont respectivement un peu moins et un peu plus de la quarantaine – me font penser à elle, notre petite mère chérie, et je lève la tête pour l'apercevoir encore. Ou plutôt, ici au Père-Lachaise, pour regarder sa statue, nous dominant, toute de marbre blanc, enveloppée, couverte de son suaire,

éplorée, le bras droit raide, tendu, mains crispées aux barreaux épais d'une lucarne haute qui troue le bloc de granit rectangulaire et massif. Vingt-trois ans plus tôt, en 1853, c'est notre ami Etex* qui avait imaginé ce tombeau. Figuré là le sort du prisonnier politique Raspail, emmuré quatre ans durant (1849-1853), dans la citadelle de Doullens ; représenté son épouse Adelaïde Trousseau, qui s'était tuée à le suivre, à l'entourer, à le protéger par-delà les barreaux. Ou qu'on avait tuée – autre meurtre sans doute –, le poison achevant peut-être, probablement, c'est sûr, le travail de ses tourmenteurs. Des « *cannibales* », hurlait déjà à ce moment Raspail. Tout comme aujourd'hui pour Marie, bravant le pouvoir et la répression, des dizaines de milliers de Parisiens étaient là en 1853 pour nous accompagner lors de l'enterrement civil de notre mère.

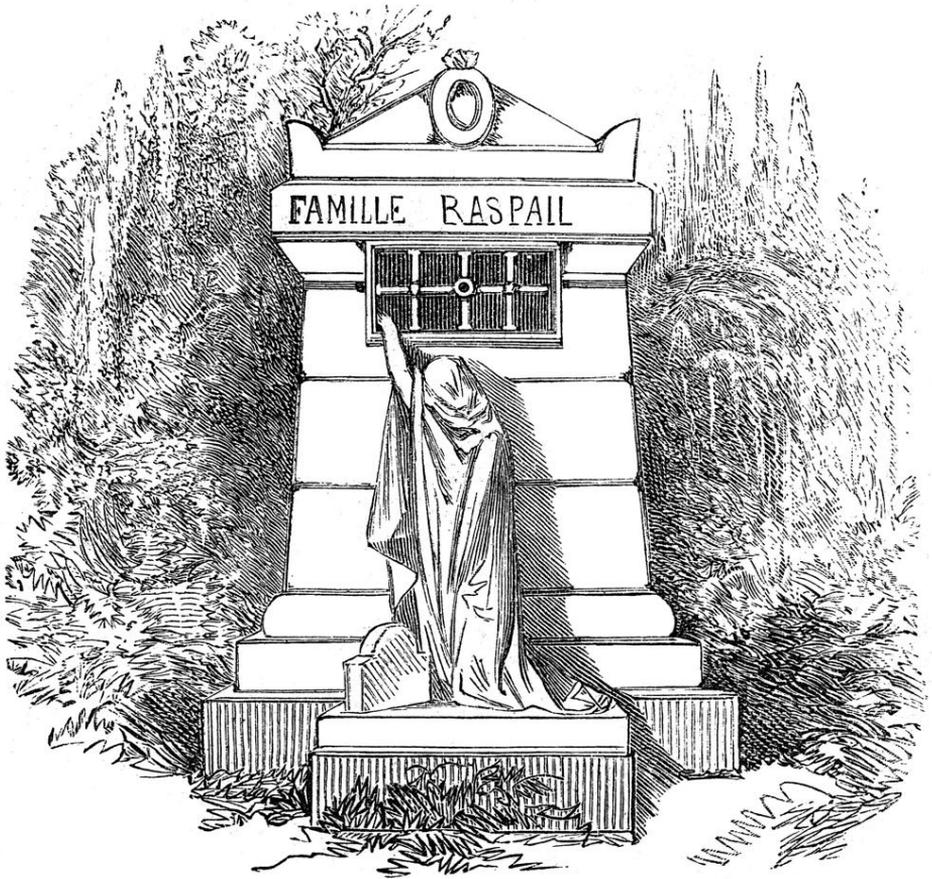
C'est notre bonne mère, fille du peuple, qui, mourante, avait demandé à Marie de rester « *indépendante* », et de se vouer à sa suite à la mission politique et scientifique sacrée de notre père. Marie accepta, se résigna. Le dévouement jusqu'à l'effacement, voilà la situation des femmes. Nous avons tous tenté les uns après les autres de la relever de cette charge trop lourde qui lui fut confiée alors qu'elle n'avait pas même dix-sept ans. Xavier plus que quiconque. Nous lui avons incessamment signifié, année après année, que ce sacrifice devait avoir un terme et qu'il fallait qu'elle se consacre enfin à sa propre existence. Aucun de nous n'a eu la fermeté d'en discuter frontalement avec notre père. Qu'aurions-nous pu lui dire exactement ? Qu'en pense-t-il d'ailleurs, lui, aujourd'hui, de ce dévouement et de cet effacement ? Quels qu'aient été nos paroles et nos conseils, Marie s'est dévouée jusqu'à la fin, la sienne. Me revient en mémoire ce 17 décembre, cette phrase d'une de ses lettres récentes où elle ne cesse de m'évoquer sa solitude et sa mélancolie : « *Ma propre existence a été tracée dans un sillon bien rocailleux.* »

« À ma fille dans les cieux.

Dans ces régions où l'on rayonne et l'on ne souffre plus

Ô ma fille, le modèle des filles. »

Mon père s'arrête, reprend sa lecture, s'interrompt encore pour ne pas être ravagé par le chagrin. Désolation. Il y a, c'est sûr, des corbeaux dans l'assistance, nombreux, goguenards, espérant sa capitulation, mais dissimulant par précaution leur satisfaction. Si la foule les devine, ils seront molestés, ou bien pire ; ou bien mieux, c'est selon le point de vue. Xavier me l'a glissé : il donnerait cher, ce jour, pour pommader à mort un de ces Judas. Raspail se tient. Pas un bruit ni mouvement n'agite désormais la foule.



Voilà notre tombeau, au Père-Lachaise. J'accompagnerai mon récit de quelques illustrations recueillies du Journal illustré et du Monde illustré (pas spécialement progressistes, il faut l'avouer) et dont nous étions pourtant friands à Arcueil en raison de la fréquente qualité des dessins. J'en ai conservé nombre de numéros.

03

MAUDITES ANNÉES

Je l'ai dit, le meurtre de Marie, en 1876, c'est un terrible précipité de notre histoire, celle des Raspail. Pour en comprendre la cause, je ne dirai pas les raisons, il faut donc revenir un peu en arrière.

Car en vérité, c'est le pouvoir, celui de l'Ordre moral, celui de l'Église, des honnêtes gens, celui de la propriété, qui a usé et tué notre sœur. Et notamment parce que nous nous sommes mis résolument en travers du chemin des puissants au long de ces terribles et si indécises années qui ont succédé à la Commune.

Au lendemain de la semaine sanglante du 21 au 28 mai 1871, période marquée d'abord par l'essor puis la chute de ce bout de cul d'Adolphe Thiers*, puis par l'établissement de l'Ordre moral, nous avons tenté de maintenir notre engagement républicain radical : notre résistance. J'avais été candidat malheureux à Paris lors des consternants scrutins de 1871 – la Réaction revenait alors au pouvoir avec ses rêves d'ensevelissement d'une République déclarée le 4 septembre 1870 –, mais ni notre père ni moi ne cessions d'être sollicités pour les élections partielles qui allaient se succéder ensuite et entamer quelque peu la majorité monarchiste. En 1873, en 1874, les républicains avancés de Toulouse, de Carpentras voulaient nous enrôler, manifester le réveil de l'opposition. Toutefois, les attentes les plus fortes venaient une nouvelle fois de Lyon. Je demeurai en contact avec mes vieux amis, le relieur Favier*, le médecin et fils de canut Combet*, l'imprimeur Rey* et tous les autres. Ils ne cessaient de scruter notre venue à Lyon, exigeaient des conférences, nous invitaient à des fêtes baladoires ou aux concerts et remises de prix qui rythmaient le combat des Écoles libres et laïques que nous, les Raspail, les avions aidés à créer à la Croix-Rousse, à la Guillotière, aux Brotteaux. Ils nous envoyaient régulièrement à Arcueil des visiteurs lyonnais venant consulter notre père ou Camille pour tel ou tel de leurs maux, mais porteurs, surtout, de ces sollicitations politiques pressantes. Ils voulaient faire de notre père ou de moi leur représentant à la Chambre. Le plus sou-

vent, la balance penchait désormais plutôt en ma faveur, ce qui ne manquait de me tarauder, de me contrarier même.

Le rendez-vous fut, pour une fois, manqué, et je ne descendis pas à Lyon. Je fus en revanche élu au conseil municipal de Cachan, puis surtout, deux fois plébiscité par les électeurs, je devins conseiller général du canton de Villejuif. Là, par le bas, au niveau de ce que nous n'avions cessé de valoriser, la commune, j'engageais à nouveau la lutte corps-à-corps avec les tenants de la Réaction ou, pour les plus timorés, de l'immobilité. Je me bagarrais pour que l'usine Forgeois, qui produisait du sulfate d'ammoniaque au prix d'une dégradation des hommes, de l'air, de l'eau, soit sévèrement contrôlée et sanctionnée – une « *guerre à l'industrie* », en avait éructé un journal local de la propriété et de la préfecture ! –, exigeais pareillement l'assainissement de la Bièvre par des canalisations adaptées.

En période de répression où banque et Église se donnaient la main pour enterrer la République, tout cela ne pouvait rester impuni. Et, déjà, nous en avions payé lourdement le prix, moi, Benjamin, le premier.

En février 1874, alors que Mac-Mahon*, de Broglie* et leurs chapelles rêvaient donc de restauration monarchique, faisaient peser inquisition et répression sur les républicains, les vrais, multipliaient les gages donnés au cléricanisme le plus obscurantiste, nous avons été informés que nos *Almanachs** des années 1873 et 1874 allaient être poursuivis pour apologie de faits qualifiés de « *crimes* » ou de « *délits* » : nos mentions élogieuses à la Commune et aux communards. Nous nous étions retrouvés devant la cour d'assises de la Seine, qui nous avait énuméré les « *attaques contre l'armée et ses chefs* » ou l'« *apologie passionnée de l'insurrection* » que contenait, selon l'accusation, notre rubrique « *Éphémérides des hommes et événements célèbres* » :

– *Almanach 1874*, page 72 : « *21 mai. Rentrée des Versaillais à Paris, et commencement du massacre des innocents et des incendies coupables, mais commis par qui ? 1871* » ; *Almanach 1873*, page 78 : « *25 mai. Delescluze*, homme intègre et de souffrance, qui, se reconnaissant victime d'une erreur, couronna sa longue vie par l'héroïsme de sa mort. 1871* ».

Quelques autres passages encore avaient été cochés. Que disions-nous, en clair ? Que la responsabilité des horribles massacres ayant eu lieu lors de la Semaine sanglante était plus que partagée, qu'un communard comme Delescluze, abattu sur une barricade le 25 mai 1871, pouvait recevoir le titre de juste et de héros. Or nous n'étions pas en temps de pardon, mais en temps de vengeance. Et le pouvoir se vengea donc.

En dépit d'une défense où il ne cessa d'affirmer sa volonté d'informer et de concilier – je me souviens encore de son mot au président : « *la libre pensée ne*

moleste personne » –, cette cour de bien mis allait condamner mon père, en tant qu'auteur, à deux ans de prison, et Xavier, en tant qu'éditeur, à six mois de prison en sus des amendes. Placée sous l'éteignoir de la Réaction, l'opinion n'avait pourtant pas pu ne pas réagir : pour quelques mentions politiques, et quelle que soit leur gravité, le pouvoir, celui d'une République naissante, mais peut-être déjà mort-née, jetait en prison un homme de quatre-vingts ans ! Soyons justes. C'est surtout du peuple que nous avons alors reçu par centaines des témoignages de soutien, lettres, mais aussi chansons, poèmes. Nous nous en sommes passés et repassés certains. Ainsi l'hommage que nous avait transmis cette institutrice laïque de Damiette, pas très loin de Blida en Algérie :

*« Raspail, c'est le père des pauvres ; l'homme utile,
qui sut, du bon pasteur, comprendre l'Évangile.
Il est bien loin de vous, prêtres durs et trompeurs.
Qui de l'humanité causez tous les malheurs... »*

Elle s'appelait Antoinette Franiatte et nous avait écrit peu de temps avant l'incarcération de notre père.

Deux mois après le premier procès, la Cour de cassation, prudente, revint sur ce jugement, non pour l'annuler, mais pour ramener à un an l'incarcération. Nous avions obtenu que notre père passe sa détention dans l'établissement hydrothérapique de Bellevue alors que Xavier, lui, était envoyé à Sainte-Pélagie* tâter du cachot. Marie exigea alors et obtint d'être incarcérée avec notre père. Mais là, près de Meudon, où il fit un froid sibérien durant l'hiver 1874, et alors qu'elle veillait, surveillait de près notre toujours remuant père – ne la surnomma-t-il pas « *Madame Gronde-Toujours* » ? –, elle allait contracter les germes de la tuberculose qui l'a aujourd'hui emportée.

Maudites années. Raspail était entré à la Jésuitière de Bellevue le 5 juillet 1874. De mon côté, j'étais alors plus lourdement accablé encore. Mon épouse se mourait, atteinte d'une maladie de poitrine qui ne cessait d'empirer malgré les soins de Camille et du bon docteur Dupré*. Nous nous étions connus tard, au temps de l'exil*, lorsqu'avec ma sœur et notre père nous séjournions à Uccle, en Belgique. C'est là, en 1863, que nous avons partagé nos vœux et que Marie Walschaert – encore une Marie ! – était devenue mon épouse adorée, Madame Benjamin Raspail. Mais onze ans plus tard, le mercredi 19 août 1874, anéanti, je l'accompagnais à son tour pour son dernier voyage, au Père-Lachaise. Entouré encore, heureusement, dans mon malheur. Je menais le convoi accompagné d'Émile, de Camille et de ses deux fils, son aîné, le petit François-Vincent, me

tenant courageusement la main. Ni mon père ni Xavier n'avaient été libérés pour assister aux obsèques, et le préfet de Paris avait poussé l'ignominie jusqu'à refuser à notre convoi d'emprunter les boulevards. Les enterrements civils n'étaient-ils pas alors surveillés par la police, à peine tolérés, raillés par les corbeaux ? Les Raspail étaient une nouvelle fois accablés, amputés, séparés, dispersés aux quatre vents de l'arbitraire, de la répression, des persécutions et des menaces. Mais ici encore, bravant le pouvoir, nos amis démocrates radicaux, les ouvriers, tous nos frères, mais aussi nos sœurs, étaient venus en masse sur le trajet puis au cimetière, immortelles à la main, assister à son enterrement. « *Enfouissement civil* », avait vomi le journal *Le Gaulois* et à sa suite, la hideuse presse réactionnaire dénonçant là un rassemblement de la « *fine fleur de la radicaille* ».

« *Sale religion que celle de la prêtraille* », rétorqua Raspail de derrière les grilles de Bellevue. Et de derrière les barreaux de Saint-Pélagie où il purgeait sa peine, Xavier avait traduit : les ratichons ne l'emporteront pas en paradis. Il n'empêche : 1876, 1853, 1874 : maudites années, temps sinistres qui nous ont ravi nos femmes, Adélaïde et nos deux Marie.

Le 8 juillet 1875, notre père était libéré de la Jésuitière du docteur Leroy à Belleville, et dans les mois suivants, nous fûmes politiquement sollicités plus fermement par nos partisans. Les lois constitutionnelles* venaient d'être votées et on annonçait les élections à la Chambre et au Sénat : le vent se levait à nouveau, il était temps de souffleter la Réaction et de tamponner les monarchistes. Les démocrates lyonnais songeaient à notre père pour le Sénat, mais les demandes affluaient également de Carpentras, de Marseille, de Paris, lui proposant d'être leur candidat pour l'Assemblée. Son premier mouvement, revanchard, fut de bouder, de décliner. À l'époque, j'en confiai par lettre la raison à Asseline*, que je côtoyais au conseil général de la Seine et qui avait sondé notre père pour le 14^e arrondissement : « *Ces résolutions ont surtout été motivées par le degré d'estime qu'a inspiré à mon père le mutisme dont ont fait preuve ceux qui se disent de son parti, alors qu'il a été frappé, en 1874, d'une année de prison pour délit de presse.* » C'était dit, et on pouvait désormais passer à autre chose, donc accepter.

Ce furent pourtant les Marseillais, pugnaces, qui emportèrent le morceau : Raspail accepta leur invitation et se porta candidat chez eux ; et nous savions en outre que c'est là qu'il avait le plus de chances. Le 22 février 1876, il arrivait en tête, de peu, dans la 2^e circonscription des Bouches-du-Rhône. Il était talonné par Amat*, un gambettiste, un affidé de Gambetta, alors que de Coriolis, un légitimiste* nostalgique des Bourbons, arrivait à la suite. Le scrutin me fut plus encore favorable : je fus élu au premier tour à Sceaux. C'était beau, et juste, après les batailles opiniâtres que je venais de livrer depuis bientôt trois ans sur

un terrain miné. Xavier nous fit bien rire en nous lisant la brève du *Figaro* du 8 février : « *Sceaux : candidat M. Benjamin Raspail. Appartient à la grande catégorie des fils. Plus dangereux que son père parce qu'il est plus jeune et qu'il a plus longtemps à divaguer.* »

Notre père, trop faible encore, ne put descendre faire campagne à Marseille, surtout en plein hiver. Il envoya un mot à son comité électoral, expliquant que son nom seul symbolisait tout un long programme républicain. Nous savions toutefois que pour le 2^e tour, les résultats allaient être serrés. Second, Amat n'avait bien sûr pas retiré sa candidature, désirant que Marseille demeurât un territoire gambettiste et comptant pour cela sur un report des voix de de Coriolis. « *Les centre-gauchers ne transigent jamais, excepté avec un portefeuille* », allais-je commenter, acerbe et railleur, au président de notre comité électoral marseillais. Le 2 mars, accompagné d'Émile, nous prenions le Rapide, rallions Marseille, tenions à la volée plusieurs réunions privées dans une grande salle de la rue de la Joliette. Devant une large assistance, je détaillai le programme du candidat François-Vincent Raspail. Finalement, le 5 mars, au soir du 2^e tour, nous apprîmes la victoire de notre père. Trois jours plus tard, nous entrions père et fils, tous deux pour la seconde fois, à l'Assemblée nationale. Mais pour la première fois, nous allions siéger côte à côte.

04

UN OGRE À L'ASSEMBLÉE

Un «*fléau de féerie*», une sorte de génie mauvais avec sa barbe blanche, voilà comment *Le Figaro* décrivait notre père en ce jour de mars 1876 où, de la gare de Ouest-Ceinture, nous nous rendions à Versailles pour la séance d'ouverture de la nouvelle Assemblée. Les 533 députés inauguraient le nouvel hémicycle en ce lieu que la Réaction avait substitué à Paris, la ville rebelle, comme capitale politique de la France. Mais en ce jour, nous prenions une revanche, tant la majorité était désormais républicaine. Le Sénat et la présidence de la République – désignée désormais pour sept ans, une éternité avec Mac-Mahon, donc! – demeuraient aux mains de nos adversaires, mais nous avions conquis la Chambre. La presse conservatrice s'en alarmait et, du journal *Le Pays* de ce 8 mars, nous reçûmes l'écho de ce jappement alarmé : «*Nous verrons comment la Bourse se comportera quand les citoyens Naquet, Esquiros, Raspail et Duportal développeront les plans économiques et financiers de la République une et indivisible.*»

À notre arrivée, aux regards portés sur notre père, nous pûmes mesurer à quel point, en ce jour, il inquiétait ses collègues, y compris ceux de la gauche, celle qu'en étant charitable, je qualifierais de modérée. Pied de nez au destin, il se trouvait qu'il était le doyen de cette Chambre et qu'il allait par conséquent, comme le voulait le règlement, ouvrir la première séance. La presse n'avait cessé de bruiser ces derniers jours : qu'anticiper de la part de ce «*conspirateur incorrigible*», de cet «*ogre*», ce «*dévorant*», de ce «*pontife de la démocratie*»? Nous l'avions laissé dans la cour se diriger vers le salon Hercule, accompagné des quatre cadets, secrétaires de la Chambre – tous des bonapartistes! –, pour la cérémonie de transmission des pouvoirs de l'Assemblée nationale aux deux Chambres nouvellement élues. Et sur le chemin, nous l'avions encore aperçu prenant décidément le bras du jeune Janvier de la Motte*, pas encore vingt-sept ans! J'étais, de mon côté, allé attendre dans l'hémicycle, et j'avais vu mes frères et ma sœur – ils étaient tous là : Marie, Camille, Émile et Xavier –, fiers, prendre place dans les tribunes. Dans la salle, je me rappelle, de mon banc situé à

l'extrême gauche, avoir plaisamment conversé avec Louis Blanc*, un de nos plus vieux sages socialistes, revenu d'exil quelques années plus tôt. Peu après treize heure, notre père entra à son tour dans la salle, et ses cadets l'avaient doucement conduit au pied de la tribune où, de là, il était monté seul au fauteuil. L'hémicycle s'était discipliné, les représentants de tous bords prenant place selon leurs inclinaisons, rogues pour certains, mais la plupart surtout curieux, attentifs à ce qui allait se passer.

« Messieurs les députés,

Merci à mes quatre-vingt-deux ans de l'honneur qu'ils me font de présider un instant cette grande assemblée de la République française.

Une ère nouvelle commence en ce jour pour la France, saluée qu'elle a été par l'immense majorité du suffrage universel.

Devant cette puissante voix de la patrie, tous les partis doivent s'effacer et se taire : c'est là un acte de patriotisme que nous attendons d'eux.

Oublions les souvenirs de nos calamités intestines, oublions toutes nos discordes.

Effaçons-en les dernières traces : c'est notre devoir à tous, ce sont mes espérances, la patrie nous l'ordonne ! Rapprochons-nous au lieu de nous diviser à nouveau.

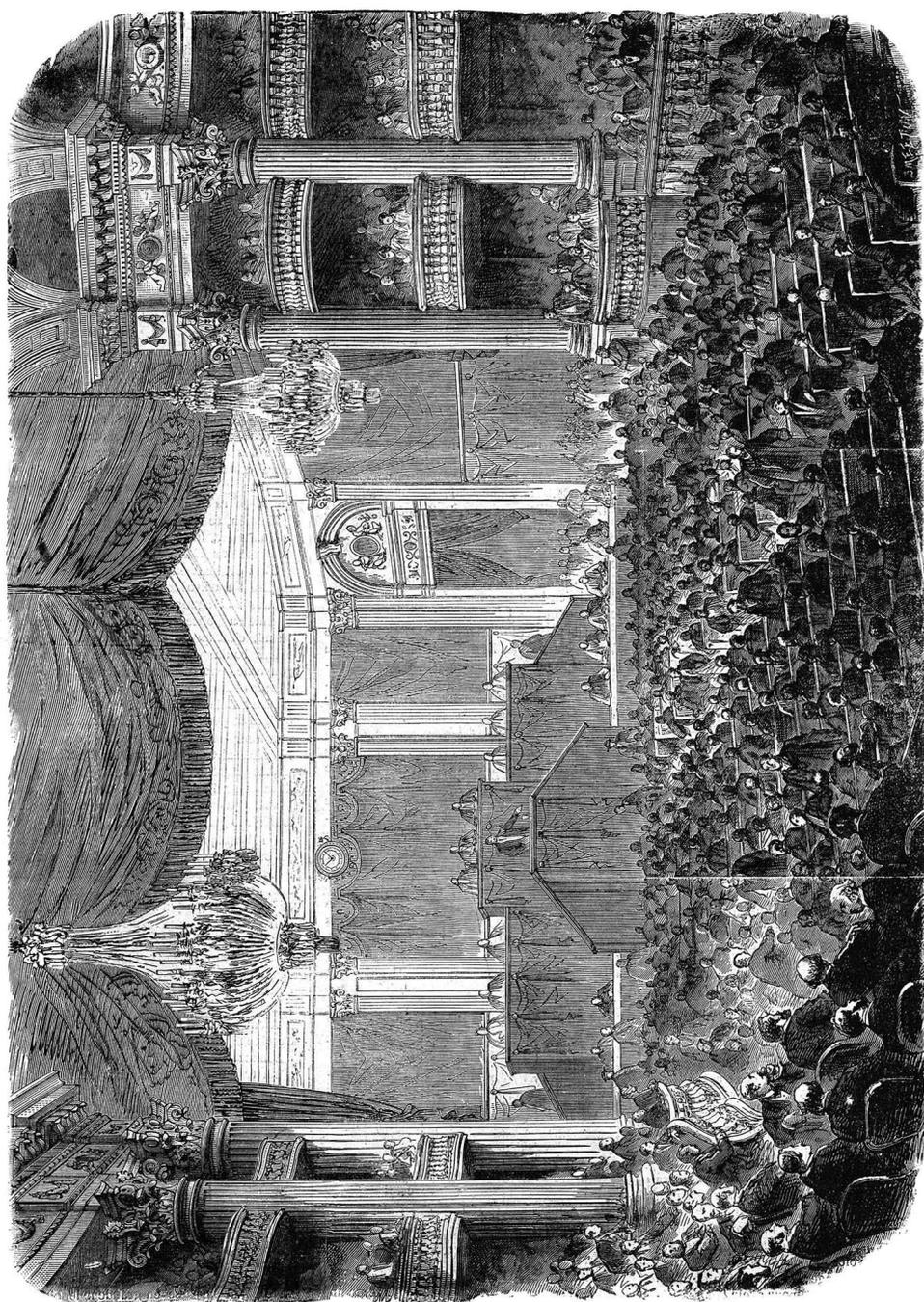
Réparons nos fautes au lieu d'en grossir le nombre.

C'est à ce prix que la confiance renâtra pour féconder la science, les arts, l'industrie, la moralisation et la liberté, ces grandes forces actives de la République. »

Il fut longuement applaudi, quelques-uns s'étaient levés. De la tribune, nous avions repéré des signes distinctifs de soulagement chez nombre de ses collègues de la gauche républicaine, inquiets qu'ils avaient été de le voir ruer dans les brancards ou d'accumuler les toquades.

Xavier : « Le Dieu des jardins en ce lieu, une heureuse douche administre. »

Sur le banc, Émile (c'est lui qui m'a raconté ensuite l'épisode) avait fait taire d'un regard notre un peu trop facétieux cadet. Marie avait sans doute fait semblant de ne pas entendre. Heureusement, Camille n'avait pas entendu. Xavier n'avait alors pas trente ans, n'était pas marié, n'avait pas d'enfants. Et depuis quelque temps, ce petit dernier qui fut toujours le plus turbulent et dissipé des Raspail s'était lié à la bohème, était devenu un adepte des cafés et des guinguettes, portait un chapeau de chez Delion et de bien belles bottes. Notre père le tançait, mais leur ressemblance physique est frappante et le grand Raspail fut



La salle de l'Assemblée à Versailles.

ici, une fois n'est pas coutume, désarçonné par notre indocile chenapan. Nous, frères et sœur, le gourmandions, mais ne pouvions résister à son goût pour les « *mots épaves* »¹, les citations et brèves vertes ou érotiques de cette littérature bohème qu'il nous assénait aux moments les plus inattendus. Et Émile, malgré ses remontrances, en était déjà d'ailleurs un converti, bientôt un praticien. Inutile dès lors de préciser de quelle *douche* le *Dieu* (un Dieu vertical, a-t-on besoin de préciser) *administre* ; ni de définir la nature du *jardin*...

Dans la salle s'organisait encore l'élection de la présidence et de la vice-présidence provisoire de la Chambre – le vote désignait Jules Grévy*. Nous nous étions dit que ce discours à tiroirs ne faisait que répéter ce que nous avions écrit en quelques mots aux électeurs des Bouches-du-Rhône pour les remercier de leurs suffrages : « *Harmonie fraternelle, où les dissentiments et les querelles se changent en discussions calmes et paisibles.* » La République, ce n'était pas un consensus toujours favorable *in fine* au haut du panier ; c'était la discussion contradictoire en vue, toujours, de consolider la fraternité, une discussion faite dans les règles. Et malheur à ceux qui ne les respectent pas ou complotent à les abolir, pour leur compte.

¹ Un souvenir supplémentaire que je place ici. À Arcueil, le matin même, j'assiste peu avant notre départ à un échange édifiant entre mes deux frères. Xavier : « Écoute cela, Émile. Voilà ce qu'écrit Delvau* dans son *Dictionnaire* : "La langue verte est une langue grouillante, vivante, brutale, impitoyable, féroce, renfermant une ménagerie de tropes audacieux et ricaneurs." Beau, tout de même, non ? Mais rien à faire. Je préfère encore son autre *Dictionnaire*, celui *érotique*. Quelle mine, poèmes, brèves, citations ! J'en apprends tous les sermons, avec une indéniable préférence pour ceux mettant en question mes petits préférés de calotins : "Et feignant de prier en fermant son volet / Pour un godemichet quitte son chapelet". Magnifique ! » Émile : « Effectivement savoureux, quoiqu'un peu trop épicé ; ou trop peu, c'est selon, vue la population dont il est ici question. Mais fais en sorte, je te prie, de garder cela loin des oreilles de notre père, de Camille et puis des autres, tant qu'on y est. »

05

AMNISTIE

La trêve, d'ailleurs, ne dura pas bien longtemps et nous ne cessâmes, les mois suivants, de lutter avec l'aide, l'appui, le support de nos amis de l'extrême gauche. Nous nous étions retrouvés sur de nombreux dossiers. Bien sûr, l'autonomie des communes, projet auquel nous tenions tant et qui constituait, depuis toujours, la base de notre programme politique. Mais la grande affaire, durant ces mois où, avec mon père, nous luttions côte à côte, c'était bien sûr l'amnistie des communards. Le 22 mars 1876, alors que Victor Hugo* déposait le projet d'amnistie au Sénat, c'était notre père qui le présenta à la Chambre. Il monta de nouveau à la tribune et en détailla les deux principaux articles : l'amnistie de tous les condamnés pour les événements funestes de mars, avril et mai 1871, et l'amnistie également de toutes les condamnations ultérieures pour délits politique ou de presse.

Le laissant à peine finir, cette ordure de Cassagnac* – l'un des pires réactionnaires de cette Chambre – avait bondi et, en parfait butor, exigea les noms des signataires d'un projet qui assurait, selon ses termes répugnants, le « *Panthéon pour les assassins* ». Il reçut les assentiments de la droite, les grondements de la gauche. De mon banc, je me levai pour lui jeter un sonore « *Silence au maquis* » ! Notre ami Périn* le moucha à son tour en lui lançant que, quand on avait été des bonapartistes qui avaient commis le coup d'État* du 2 décembre 1851, il fallait « *être indulgent pour les assassins* ». Notre père reprit, devant une salle en ébullition, livrant les noms de la trentaine de signataires – mais où étaient donc, sinon planqués, les 360 autres députés de la gauche républicaine, de l'Union républicaine, du centre-gauche et du centre-droit ? –, égrenant « *Barodet*, Clemenceau*, Lockroy*, Ordinaire*, Louis Blanc, Nadaud, Greppo, Périn...* », et d'ajouter, sous les lazzis de la droite, « *et toute la France* ».

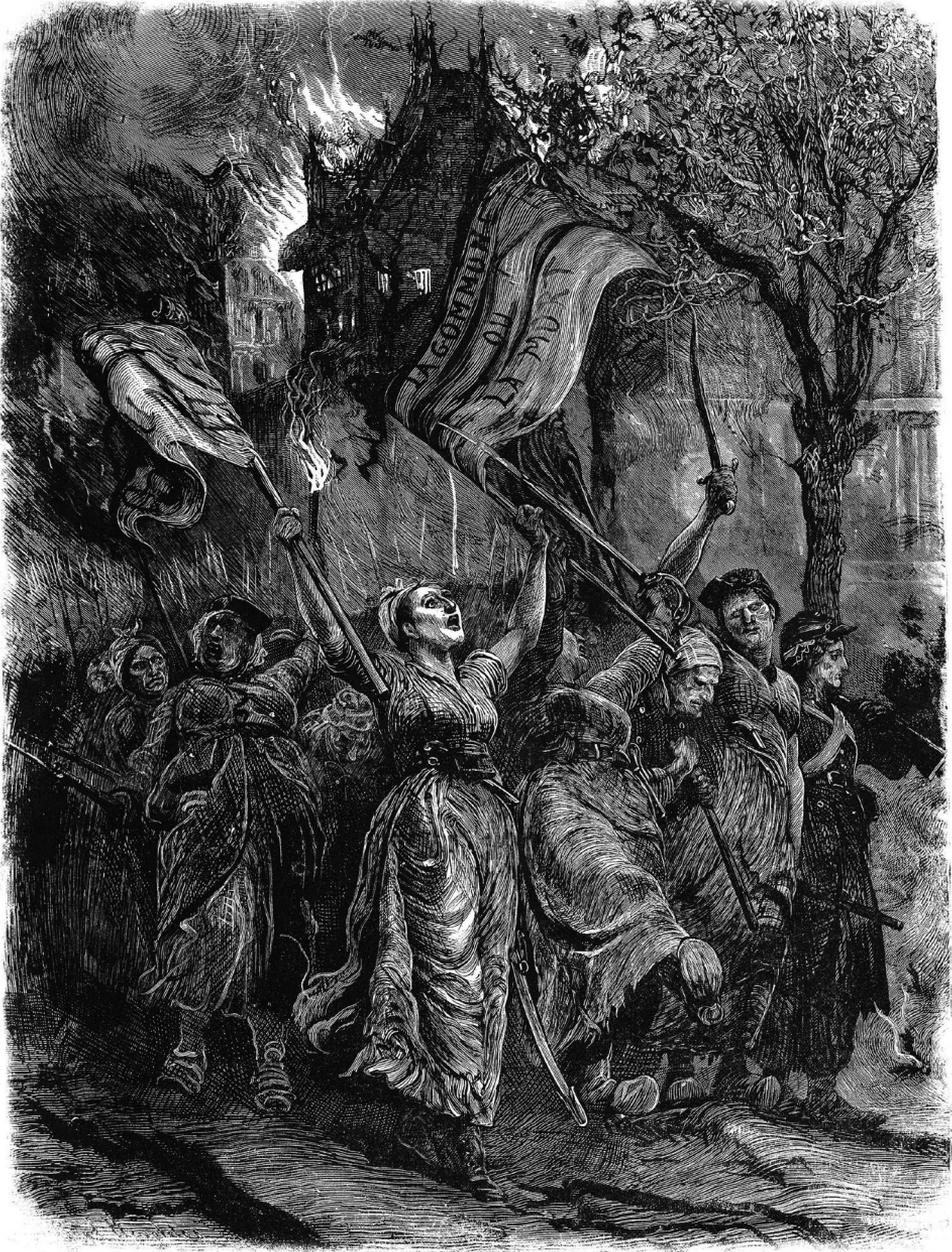
Pas toute, manifestement, à entendre les éruptions d'une partie de l'hémicycle. Ce jour-là, deux autres propositions d'amnistie, moins radicales, furent déposées par Margue* puis Rouvier*, mais le ministre de l'Intérieur Ricard*

monta immédiatement au créneau, exigeant pour le gouvernement Mac-Mahon le rejet et demandant l'urgence. Notre père reprit la parole, soulignant que l'amnistie, c'était la paix, le pardon, l'arrêt des souffrances. Interrompu, interpellé, il en vint assez vite à questionner les véritables préparateurs et auteurs de ce déplorable événement, signalant qu'au moment où il parlait, ils n'étaient certes pas tous à Nouméa, donc au bagne, mais plus probablement, pour certains, à Paris, « *dans les ministères* », dans les préfectures, dans les états-majors. Il termina, superbe et bravache, dans la tourmente qui s'était déclenchée autour de lui : « *Nous faisons appel au pardon, et je vous honore en l'espérant.* »

Naturellement, la commission désignée repoussa la proposition. Notre père, opiniâtre, allait revenir à la tribune à la séance du 19 mai et appuyer là où cela faisait réellement mal, ne cessant de rappeler que, quelles qu'aient été les fautes commises par les communards, des atrocités sans nombre avaient été accumulées par les vainqueurs Versaillais lors des événements. Et qu'aujourd'hui encore, en 1876, les proscrits et les prisonniers étaient traités de façon sordide par les autorités ; reposant une nouvelle fois la question des responsabilités exactes dans ce drame funeste, ses commencements et ses suites, dénonçant les saturnales militaires. La violence, dans la salle, fut ce jour-là extrême alors que la voix de notre père avait peine à porter et que sa quasi-surdité le handicapait, l'empêchant de réagir et faisant de lui la cible des quolibets, des railleries, des provocations sans nombre. Notre garde rapprochée de l'extrême gauche, et moi-même, bien sûr, nous le protégeâmes autant qu'on le pouvait. Mais même Grévy se permit de l'admonester pour insulte à l'armée et à l'Assemblée.

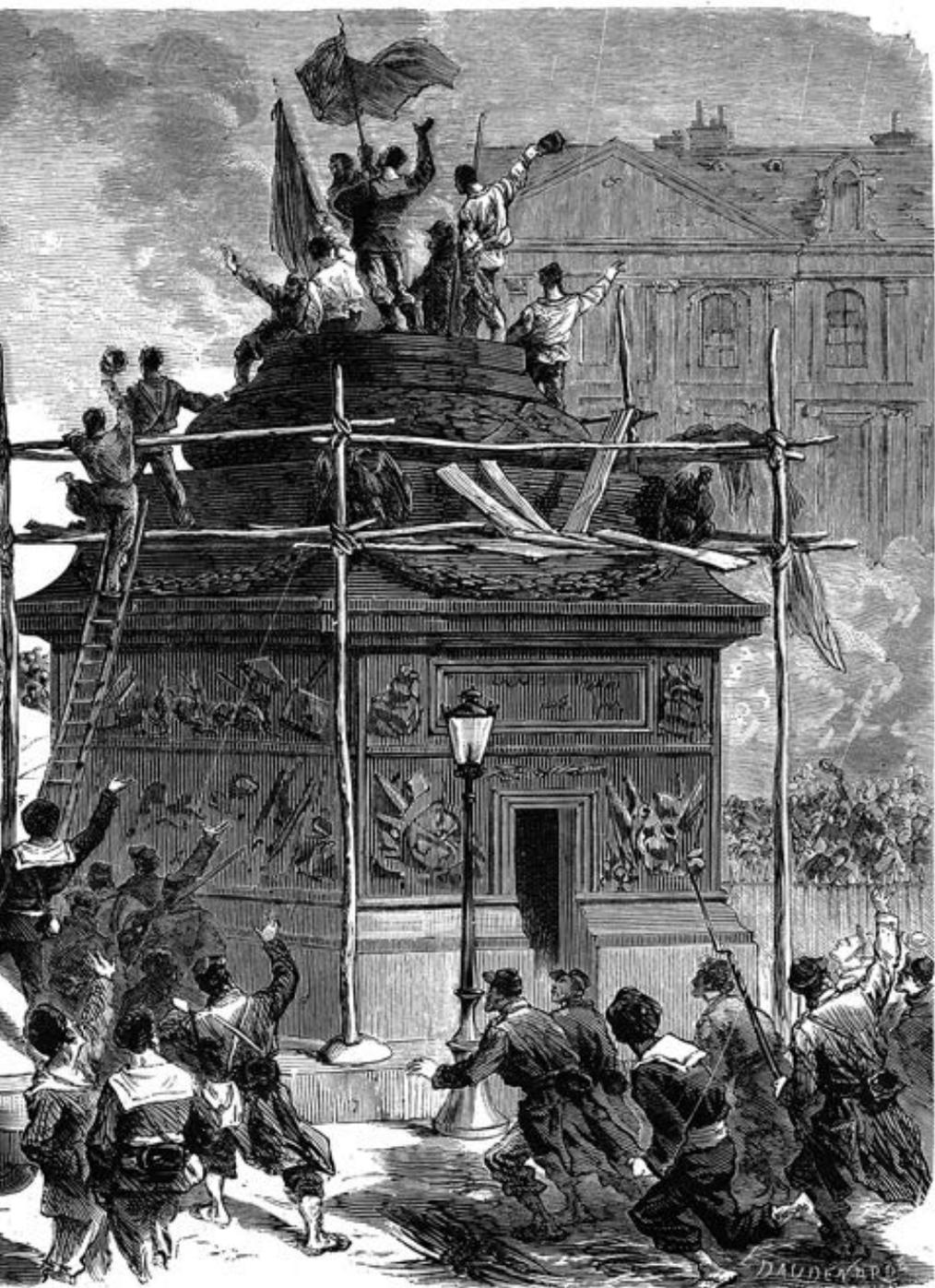
Raspail ne faisait alors pourtant que témoigner. Bien sûr, il n'avait pas été des combats de la semaine sanglante, en 1871. Comme pour d'autres de ses contemporains qui avaient fait la Révolution de 1848* et, bien avant encore, celle de 1830*, son jugement initial sur la Commune était bien peu indulgent – « *ramassis d'imbéciles, de fripons et de dupes* », avait-il écrit trop durement. Xavier le lui avait reproché ; ils s'affrontèrent. Pas sûr que notre cadet ait eu le dessous. Mais au lendemain et surlendemain des exactions, Raspail se plaça résolument du côté des vaincus et surtout des souffrants. Et il put aussi le faire et le répéter ensuite à l'Assemblée en tant que témoin : « *Raconter les horreurs des Versaillais serait impossible.* » C'était d'abord à nous seuls qu'il s'est confié lentement.

À Arcueil, quelques jours avant ce 19 mai 1876, Marie nous avait ainsi raconté leur journée, cinq ans plus tôt, du 17 mai 1871, alors que dans l'appartement de la rue de Bourgogne, l'explosion étourdissante de la cartoucherie Rapp avait fait voler en éclats nos fenêtres et couché notre père. Elle l'avait relevé et



*Au mieux des sorcières, au pire des créatures plus qu'à moitié
dégénérées : voilà comment la presse convenable représentait les pétroleuses,
et au-delà tous les communards.*





Un « monument de barbarie » à la gloire du pouvoir jupitérien de l'Empereur, c'est ce que représentait la colonne Vendôme joyeusement dégradée, pour dire le moins, par les communards (16 mai 1871).



Paris brûlait affreusement lors de cette guerre des rues entre communards et Versaillais. Providence ou non, les incendies épargnèrent Notre-Dame.

évacué vers la cave par la cage d'escalier dans laquelle se bouscuaient les autres habitants, terrorisés. Le matin même, les Versaillais étaient entrés par la porte de Neuilly. Établis au Champ-de-Mars, ils avaient déblayé à coups de canon les abords du corps législatif, alors que prenaient feu les principaux bâtiments et monuments. Les pétroleuses, ces prétendues femmes communardes, véritables terroristes, auraient incendié les monuments de Paris? Une légende, au pire, nous a-t-il souvent répété. Les torts et responsabilités furent plus que partagés. En revanche, ce qui n'était pas une légende, c'est ce à quoi, père et fille, assistèrent atterrés le lendemain, du haut de notre 5^e étage. Les trous causés par les explosions étaient mis à profit par les vainqueurs. Marie nous lut le journal que tenait alors notre père, en date, donc, du 18 mai 1871 : *« On ordonnait à deux prisonniers de descendre dans le fond et, au fur et à mesure, on les abattait à coups de fusil ; on en poussait deux autres qu'on abattait de la même manière, et ainsi de suite jusqu'à ce que le nombre en parût suffisant ; et l'on couvrait le trou de terre, et la terre remuait longtemps au-dessus de ce tas de morts et de blessés seulement ; on frissonne d'horreur en y pensant. »*

Voilà ce que, ogre ou non, il fallait faire entendre cinq ans plus tard à l'Assemblée. Le 19 mai 1876, nous étions sortis sonnés de cette séance à la Chambre, à laquelle allaient succéder bien d'autres les semaines suivantes, pour un résultat finalement nul à ce moment. Ce jour, la violence était montée par crans et sur la fin, je m'étais si durement entremis avec le bonapartiste Mitchell* que cela faillit virer à la demande d'envoi de témoins. À la sortie de l'hémicycle, il nous sembla un moment que le jeune Janvier de la Motte m'attendait de pied ferme. Nous avons craint le pire. À tort, et ce fut la seule embellie inattendue de cette pénible journée :

– Votre père ! Un phénomène tout de même, mais alors quelle nature ! Bien sûr, je suis hostile à tout ce qu'il vient de raconter à la tribune, un adversaire, fermement opposé à toute amnistie. Mais, savez-vous, je me rappellerai longtemps de ce jour où je l'ai mené à la salle Hercule pour la passation. Au moment où on est passé au beau milieu de la haie que formait la garde d'honneur, il s'est penché vers moi et a murmuré : *« Des gendarmes ! Toutes les fois que j'ai vu des gendarmes, c'était pour aller en prison. Et aujourd'hui, voyez, ils me présentent les armes. »*

Le jeune bonapartiste partit d'un long éclat de rire et, s'éloignant, il nous jeta : *« Passez-lui, je vous prie, mes sentiments. »*





Le grenier d'abondance vers la rue de l'Arsenal, entièrement détruit par l'incendie et les combats.



Ce qui restait du palais d'Orsay au lendemain des combats de la semaine sanglante.

06

CRÉPUSCULE

«... Puissé-je leur apprendre à devenir justes et à imiter ce Tout-Paris qui est venu acclamer tes vertus sur ta tombe vénérée.

Adieu ma fille dans les cieux.

26 Primaire, an 85.»

L'obscurité commence à tomber au Père-Lachaise lorsque notre père termine son discours, plie et glisse dans sa poche les quelques feuillets, se recule d'un pas. Alors qu'en ce 17 décembre 1876, abattus, nous voyons définitivement disparaître notre sœur, nous ne pouvons pas ne pas nous interroger.

1862-1863, douze ans plus tôt, peu ou prou, nous étions revenus enfin d'exil, usés par tous nos combats. Et nous étions désormais à nouveau ensemble, seule notre bonne mère manquant à notre République familiale. Notre père botanisait, tournait sa lunette vers le ciel ; nous avions l'usine, la pharmacie, la maison d'édition Raspail pour nous occuper ; les petits-enfants grandissaient et embellissaient ; nous lisions, peignons, écrivions, jouions du piano, de la lyre, chantions et surtout, nous nous réunissions, tous, dans la grande maison familiale d'Arcueil. C'était vital pour notre famille qui, depuis des années et des années, n'avait subi que dispersions, éloignement, séparation, sacrifices : que de souffrances.

Qu'ajouter, si ce n'est que lors de ces années jubilaires, notre père griffonnait déjà par anticipation son testament de libre-penseur, se déclarant parmi nous, provocateur, une « *inutilité hors d'âge* ». D'ailleurs, que disait-il déjà pour Marie ?

« Ma fille, Marie-Apolline Raspail, s'est attachée à son père avec un dévouement si désintéressé et si sublime, depuis son enfance, qu'on aurait de la peine à trouver un exemple pareil dans notre histoire. Pendant ses études, elle a souffert plutôt que d'abjurer les convictions de son père. Après la mort de sa mère, elle m'a suivi partout où le vent de la persécution m'a jeté, dans ma solitude, et elle a

été en ces positions diverses ma plus douce et ma plus pure consolation, toujours occupée des intérêts de ses frères et jamais de ses propres intérêts. Elle pouvait briller par tous ses talents, elle a sacrifié tous ses instants à la piété filiale.»

Nous goûtions enfin à un peu de repos, de paix, de calme. Mais les choses allaient changer à nouveau en février 1869.

CARNET SPIRITE DE MARIE

(12 FÉVRIER 1869)

Émile a bien de la chance. Jemina est simplement ravissante. Rousse, de belles longues boucles, d'adorables taches de rousseur, carmine et sombre. Nous avons le même âge, presque. Assise, mince, le dos droit, elle a désormais les yeux clos, commence à tressaillir ; sa main, hésitante, débute son tracé, encore bien irrégulier, traits rapidement interrompus, courbes, angles et crochets. Le petit salon est dans l'obscurité, seule la chandelle brûle doucement, dessinant des ombres gigantesques. Dehors il fait à nouveau un froid terrible, et les grands arbres du parc d'Arcueil sont emprisonnés par le gel et paraissent, immobiles, surveiller la maison. Nous sommes là, autour d'elle qui une nouvelle fois va évoquer les esprits. De nous toutes, Jemina est, de loin, la plus clairvoyante. Dès que nous nous sommes connues, après son mariage avec mon frère, et au fil de nos crises et mélancolie, nous avons parlé de nos rêves et visions, du magnétisme et de cette empathie qui nous a immédiatement liées l'une à l'autre. Comme beaucoup en ce temps, nous avons à volonté fait tourner et parler les tables. C'est notre médium et ma meilleure amie. Voilà mon compte rendu pour cette séance du 12 février 1869 que nous débutons à notre heure habituelle, fin d'après-midi, 5 h.

– Au nom de Dieu tout-puissant, je prie l'Esprit d'Adelaïde de vouloir bien se communiquer à nous.

Nous avons attendu, en vain, quelques minutes. Jemina a renouvelé l'évocation, priant l'esprit de notre mère de se manifester et de communiquer avec nous. Xavier est agité, comme toujours lorsque nous évoquons notre petite mère, notre ange. Il est le seul de mes frères à assister, parfois, à nos séances. La main s'est remise en mouvement.

– Soi fachat, ner, Elle ne viendra pas.

Trois coups se font entendre.

– Que lui veux-tu ? Je la vois ici. Elle est là, mais ne te parlera pas.

– Qui es-tu ?

– Mère de tous.

C'est ainsi notre grand-mère qui revient nous visiter, nous annoncer que ce jour, et c'est inhabituel lors de nos séances, notre mère ne se manifesterait pas pour nous. Mais voilà donc une autre Marie encore, Marie Laty, mère de notre père. Une canulante, comme l'a baptisée Xavier pour signifier qu'elle n'est rien moins que commode. Parfaite emmerdeuse, a-t-il même glissé un jour, sérieusement bigote, Laty-là. Nous ne l'avons jamais vue, notre père est parti de Carpentras bien avant notre naissance, et nous n'y sommes jamais retournés, ni lui. Elle est morte, je crois m'en souvenir, peu avant 1840, l'année de naissance de Xavier. Nous la respectons, connaissons l'attachement poignant de notre père envers elle – Xavier donnerait cher pour vérifier la légende familiale suivant laquelle il a dormi vingt ans avec le vieux bonnet qu'il tenait de sa mère –, mais nous ne sommes que les enfants de son fils prodige, adulé à distance sa vie durant.

Des coups à nouveau. La lourde tenture a bougé.

Jemina frémit légèrement. Un autre esprit se manifeste, nous chuchote-t-elle. C'est un de nos familiers, nous l'avons déjà reçu. Esprit léger, quoique bienveillant.

– Qui parle ici ?

– Le prisonnier. Gratitude. Vie rachetée par bon docteur. Femme, enfants. Mécanicien.

– Merci Esprit. Nous te remercions infiniment. Nous le lui dirons et l'assurons de tes remerciements, sois en certain. Peux-tu nous laisser maintenant ?

– À une autre fois, mes seigneurs.

– Grand-mère, es-tu encore là ?

– Je suis là.

– Es-tu heureuse ?

– Li siou. Tout est calme, beauté et harmonie ici.

– Es-tu seule ?

– Ils sont tous avec moi.

– Pourquoi es-tu fâchée ?

– Dites-lui de s'arrêter. Malheur et douleur. Où est François ? Le revoir, le toucher.

Effrayée, j'ai reculé précipitamment la main, car quelque chose venait de l'effleurer. Xavier s'est rapproché de moi, m'a posé délicatement la main sur l'épaule et m'a gentiment souri.

– De quel malheur parles-tu ? Nous concerne-t-il ?

– Adieu, assez pour aujourd'hui. Une autre fois.

Jemina a tenté de la rappeler. En vain, et quelques minutes se sont passées. Elle a ensuite évoqué à nouveau l'Esprit de notre cher ange. Mais notre petite mère a ce jour gardé le silence. Nous avons suspendu la séance à 7 h 12.

CRÉDITS

ÉDITION

Libel, Lyon

www.editions-libel.fr



Fablyo

CONCEPTION GRAPHIQUE

Élise Milonet

PHOTOGRAVURE

Résolution HD

ADAPTATION NUMERIQUE

Cecilia Gérard

ILLUSTRATIONS

1^{re} de couverture et page 267 :

Le Carillon (1876), Archives
départementales du Val-de-

Marne, fonds Raspail, cote

69J22 / Pages 22, 23, 24, 26

et 27, 28, 74 et 75, 124, 156 et

157, 197, 201, 233, 239, 245 :

Le Monde illustré, Bibliothèque

Nationale de France / Pages

17, 21, 51, 67, 73, 85, 99,

250 et 251 : *Le Journal illustré*

(collection particulière de

l'auteur) / Page 9 : bibliothèque

interuniversitaire de Santé /

Pages 3, 33, 67, 101, 221, 257 :

Shutterstock © Alex74

ISBN :978-2-492385-04-9



Historien et économiste, Ludovic Frobert travaille principalement sur le XIX^e siècle français et les premières éclosions de pensée sociale et le socialisme.

Aux éditions Libel, il a déjà publié *Les canuts ou la démocratie turbulente*, Lyon 1831-1834 (2017, 2^e édition).

En retrait, alignés tous les quatre sous cette vilaine pluie, nous l'observons légèrement de biais, lui, notre père, seul, maintenant figé. [...] Benjamin, Camille, Émile, Xavier, les quatre frères, soudés, nous assistons en réalité à son enterrement à lui, François-Vincent Raspail. Alors même qu'en ce 17 décembre 1876 au Père-Lachaise nous menons pourtant en terre notre sœur, Marie [...]. C'est la partie tragique de l'histoire des Raspail, de notre petite République des Raspail. Et moi, Benjamin, je vais tenter d'en raconter toute l'histoire. Car, de cette histoire, j'en ai été sans doute le plus attentif témoin, en ai vécu tous les épisodes, en ai recueilli patiemment toutes les traces, glané tous les souvenirs, noté toutes les péripéties. J'en ferai donc ici le roman, mais un roman vrai.



Fablyo